

GRAVÉ DE LEURS NOMS.

Ils n'étaient ni serpents  
Ni ennemis  
Ni cancrelats  
Ni même des razzieurs

Ils n'étaient pas un chiffre, ce n'est pas un million  
Ils étaient des humains comme vous et moi  
Ils avaient un nom, ils avaient une histoire  
Hommage, mémoire et dignité nous leur devons !

Ils avaient un pays le Rwanda  
Composante sociale, ils étaient Tutsi  
C'est pour cela qu'ils ont été tués  
Durant le Tutsicide de 1994

Nous perpétuerons à jamais leur mémoire  
Nous leur rendrons cette dignité humaine  
Qu'on leur a ravie à leur mise à mort  
Qu'ils la recouvrent et la gardent

Leurs noms sont gravés dans l'Histoire  
Scellés au Rwanda et au monde entier  
Je leur offre ce livre. Qu'ils l'habitent  
Leurs noms lui donneront sa fin  
Ainsi notre mémoire sera-t-elle sans fin

Qu'ils soient lus par tous  
Qu'ils soient connus de tous  
Pour la vie éternelle.

~

*Philibert Muzima est né à Kibayi-Butare dans le sud du Rwanda, il habite à Gatineau au Québec. Ancien journaliste et cofondateur de l'Agence Rwandaise d'Information/Rwanda News Agency (ARI/RNA), il travaille actuellement pour le gouvernement fédéral du Canada. Activiste des droits de la personne en général et des survivants du génocide en particulier, il aime écrire des poèmes.*

EAN: 9791093440231

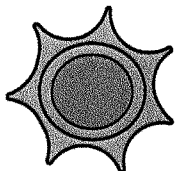


9 791093 440231

IZUBA ÉDITIONS

<http://izuba.info/editions>

17€



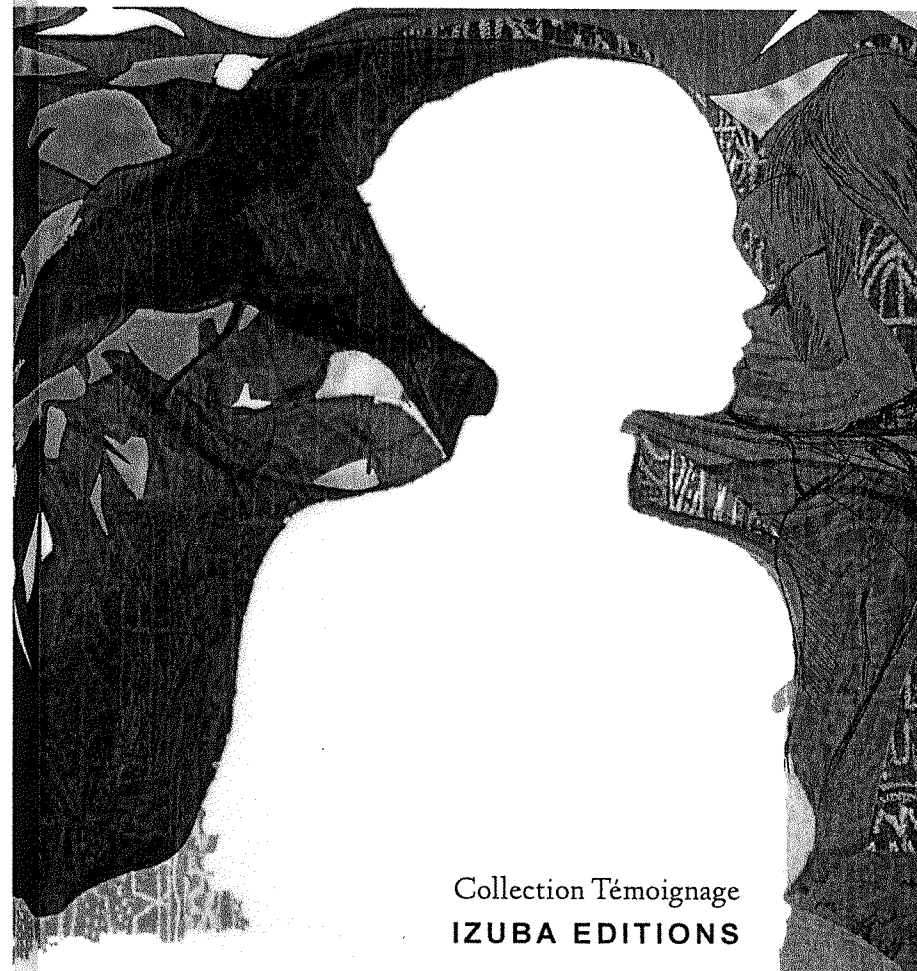
IZUBA

Philibert Muzima  
Imbibé de leur sang, gravé de leurs noms

PHILIBERT MUZIMA

# Imbibé de leur sang, gravé de leurs noms

*Témoignage d'un survivant du génocide des Tutsi du Rwanda*



Collection Témoignage  
IZUBA ÉDITIONS

et sauf. Une fois le passeur trouvé, il ne restait qu'à se préparer en conséquence.

Mais mon père n'avait pas d'argent sur lui. Tout son argent était à la Banque Populaire, à environ quatre kilomètres de chez nous. J'y suis donc allé, mais je n'ai rien retiré car, nous disait-on, on était allé chercher de l'argent à Butare. J'y suis retourné le lendemain à 8 heures du matin et la banque était fermée. C'est ce qu'on a voulu me faire croire. La réalité était qu'elle refusait simplement de me donner l'argent qui se trouvait sur son compte, sous prétexte que cet argent devait servir à payer le minerval du trimestre à venir qui risquait de ne pas venir, vu les circonstances. La banque nous prescrivait comment dépenser notre argent ! Le message était clair : pas d'argent liquide pour les Tutsi. Pour les Hutu par contre, la vie continuait son train-train quotidien malgré le génocide qui battait son plein. Les services bancaires étaient dès lors réservés aux seuls Hutu qui, dans certains cas, se chargeaient de liquider les comptes de ceux qui n'y avaient plus accès, morts ou vivants. J'étais donc là, devant la banque, avec le carnet bancaire et une procuration que m'avait donnée mon père. Une file de gens retiraient de l'argent, mais moi, et ceux qui, comme moi, étaient promis à la mort, il n'était pas question de retrait. Le refus était sans appel. Je suis rentré bredouille. C'est alors que j'ai commencé à croire ce que mon père disait. Il était 10 heures du matin.

Jusque là, Butare était toujours épargnée. Avec cet incident à la banque, j'ai compris que la situation était grave, très grave. Il était extrêmement difficile de faire quoi que ce soit sans argent, difficile de sauver sa peau et celle des siens. J'ai alors commencé à contacter des gens altruistes qui pourraient nous aider à traverser la frontière. Je suis

d'abord allé voir ma marraine Charlotte, mariée à un ancien militaire. Ils habitaient à Gatunda, tout près de la frontière avec le Burundi. Elle était Hutu, mais ils étaient de bons amis de notre famille et la proximité de la frontière ne pouvait que nous être bénéfique. C'est ce que je pensais. Je suis donc allé les voir, même si pour y arriver, il me fallait parcourir environ quinze kilomètres et gravir le mont Akamasiga, très raide et de haute altitude. J'arrive là, mais il n'y a que leurs enfants. Je m'informe et apprend que'ils sont à l'intérieur du pays, dans un camp de réfugiés burundais. « Ils cherchent du travail », me dit l'un des enfants. La frontière est là, à deux pas, mais je ne peux pas la traverser sans les miens. Il est plus ou moins 13 heures.

J'ai rebroussé chemin, sans toutefois repasser par chez moi. J'ai décidé de me rendre chez mon oncle maternel, Antoine Rangi, à la paroisse de Mugombwa où il travaillait comme catéchiste. Me voilà reparti pour quinze kilomètres de marche. Mais là non plus, pas de chance. Il n'y était pas. Du moins était-il parmi les absents. Car du monde, il y en avait. Le curé de la Paroisse, un prêtre italien du nom de Tiziano Pegoraro, était affairé à la distribution de machettes. Oui, il distribuait les machettes ; et pas l'eucharistie ! Un prêtre italien, curé de paroisse, qui distribuait les machettes aux Hutu ! Mes yeux ont de la peine à croire ce qu'ils voient ! Quand ces machettes étaient-elles arrivées là ? Comment ce curé, qui n'était même pas Rwandais, se trouvait-il impliqué dans la distribution de machettes à ses ouailles, Hutu, bien évidemment ? Aucun Tutsi n'était là pour être armé. Les uns étaient donc armés au détriment des autres, et ces autres, c'était mon oncle et c'était nous tous, les Tutsi. C'est sur nous que ces machettes allaient s'abattre.

C'est là que j'ai enfin compris que tout était fini, que l'on n'avait plus où aller. Je me ronge les sangs. Deux semaines auparavant, un prêtre braquait un pistolet sur moi et, à présent, un curé distribue des machettes ! Moi qui ai une fois pensé à devenir prêtre, j'assiste à l'inconcevable. L'Église est partie prenante de la machine génocidaire ; elle en est un des rouages. Je suis découragé et désespéré, car il n'y a plus de garde-fou pour nous sauver de la mort. Je me suis alors souvenu d'une citation de Cyprien de Carthage qu'un recteur du Grand Séminaire, Alfred Niyitegeka, avait l'habitude de nous donner en pâture : « En dehors de l'Église, point de salut ». Je m'en suis souvenu parce que j'assistais exactement au contraire : Point de salut au sein de l'Église ! Il était environ 15 heures.

Je pensais être le seul survivant à avoir assisté à un tel déploiement de complicité entre l'Église et le pouvoir génocidaire jusqu'à ce que, quelques années plus tard, je tombe sur le livre de Jacques Morel, *La France au cœur du génocide des Tutsi*<sup>31</sup>, dans lequel une religieuse tutsi, Marie-Josée Mukabayire, témoigne d'une commande massive de machettes à double tranchant, soi-disant destinées aux Centres nutritionnels de Butare et Gikongoro. On prétendait que ces machettes devaient servir à aider les femmes aux travaux des champs. Je n'assistai pas à un simple déploiement de violence locale, comme je le croyais alors, car c'était tout le Rwanda qui recevait ces machettes à travers les paroisses, grâce à Caritas-Rwanda. Selon Sœur Marie-Josée, c'était l'Abbé Fidèle Nyaminani, alors responsable de Caritas-Butare, qui se chargeait de la distribution de ces armes aux diocèses de Butare et

<sup>31</sup> Morel, Jacques. *La France au cœur du génocide des Tutsi*, Paris, L'Esprit Frapeur & Izuba éditions, 2010, p. 200.

Gikongoro. À l'heure où j'écris ces lignes, ce cher Abbé se la coule douce au Québec et officie même comme aumônier à l'hôpital de Gatineau.

Quant au père Tiziano, comme nous l'appelions, il a eu le culot de me dire plus tard, vers la fin du génocide, lorsque nous nous sommes rencontrés à Nyamata, que les machettes que je l'avais vu distribuer quelque deux mois plus tôt à Mugombwa étaient en fait des machettes destinées à la Caritas-Tanzanie. Balivernes ! Sornettes ! Mensonge canonique ! Une histoire à dormir debout d'autant que Mugombwa n'a aucune frontière avec la Tanzanie et qui plus est, seul le Diable sait si ces machettes distribuées aux fidèles hutu leur étaient prêtées et devaient être récupérées – à la fin de quelle besogne ? – pour être enfin livrées aux Tanzaniens ! Le père Tiziano jouait-il la carte de l'ingénu ou voulait-il me faire prendre des vessies de porc pour des lanternes ? Toujours est-il qu'après notre rencontre et les questions que je lui avais posées sur les machettes, il a immédiatement quitté le pays pour ne plus y revenir. S'était-il vu trop compromis ? Le Père Tiziano, curé de Mugombwa et professeur de théologie au Grand Séminaire Saint-Charles-Boromée de Nyakibanda, impliqué dans de nombreuses actions caritatives dont un projet d'habitat pour les Batwa de Nyagahuru et l'adduction d'eau à Mugombwa et au centre de négoce de Kabuga, à qui on donnerait donc le bon Dieu sans confession se sentait-il soudain réellement menacé par le simple fait de se trouver devant un survivant qui avait été témoin de son implication directe dans la distribution de l'arme par excellence utilisée durant le génocide ? Cette affaire de machettes importées par Caritas-Rwanda et distribuées dans ma paroisse par le curé Pegoraro reste à élucider. Tout comme son rôle dans le génocide jusqu'à son départ

pour le Burundi, après le massacre des centaines de Tutsi dans son église et ses environs, l'après-midi du 21 avril.

À ma connaissance, ni le Père Tiziano ni l'abbé Nyamini n'ont jamais eu à répondre devant aucun tribunal d'avoir distribué ces machettes aux Hutu. Ni le Canada, ni l'Italie, ni le Rwanda, ni le TPIR ne se sont penchés sur ces affaires. Si ces machettes n'avaient pas été distribuées par l'Église, le génocide aurait-il pu avoir lieu et dans les proportions que l'on connaît ? Le Rwanda est un pays très catholique ; pour la masse des tueurs, recevoir de l'Église l'aval et les armes du génocide fut lourd de conséquences.

J'ai continué mon chemin pour me rendre à Bazankuru, chez mon oncle. Il n'était pas à la maison non plus. Il était 16 heures. Ma grand-mère, elle, était là. Chaque année, j'allais la voir lors de mes vacances scolaires. Cette visite impromptue m'aura permis de le faire jusqu'au bout. Sitôt arrivé, sitôt servi. Je n'avais rien mangé de toute la journée. La tasse de lait et l'assiettée de patates douces sont venues à point. Elle avait plus de quatre-vingts ans et ne comprenait pas l'extrême gravité de la situation. Elle ne comprenait pas du tout pourquoi je lui disais, en partant, que ce n'était peut-être pas un au revoir, mais fort probablement un adieu. Elle me taquinait, me disant : « Me trouves-tu si âgée que tu penses ne plus me retrouver quand tu seras de retour ? ». Elle insistait pour me dire combien elle était bien portante. *Je ne souffre même pas d'un rhume.* Je n'ai pas voulu lui expliquer que nous risquions tous de mourir d'un instant à l'autre. Comment lui expliquer l'inexplicable ? Il me fallait trouver comment sauver mes frères et sœurs comme me le demandait mon père. Et je n'avais que vingt-quatre ans.

Je prends le chemin du retour. Au moins dix kilomètres de plus. Mais, chemin faisant, au croisement de la route de

Butare avec la ruelle menant chez ma grand-mère, je rencontre Pierre-Canisius Kajyambere, le bourgmestre de ma commune (Kibayi) qui revenait d'une réunion avec Théodore Sindikubwabo, le nouveau président de notre République. Il m'a vu et a donc su que je rentrais chez moi. Il le voyait, j'avais encore une dizaine de kilomètres à parcourir. Dans toute autre circonstance, il m'aurait pris à bord. Mais ce jour-là, il n'a pas répondu au signe que je lui faisais de la main pour lui faire comprendre que j'apprécierais qu'il m'embarque dans sa camionnette. Il m'a regardé, mais ne m'a même pas salué et a poursuivi sa route comme si de rien n'était. Les choses avaient changé : tout ce que je voyais ce jour-là le confirmait.

Après cette scène, bien des pensées se sont bousculées en moi. Allait-il me tendre un piège un peu plus loin ? Allais-je arriver sain et sauf à la maison ? Je n'avais pas d'autre chemin à emprunter pour éviter le pire, s'il devait advenir. C'est perdu dans ces sombres réflexions que j'ai poursuivi ma route. C'est dans cette angoisse de chaque instant que je suis arrivé chez un oncle de ma mère, Frédéric Barahira. Il habitait à moins d'un kilomètre de la paroisse. Il était directeur d'école, représentant local d'un parti politique d'opposition, le Parti Libéral, et cadre (secret) du FPR. Il était également un ennemi juré de l'ancien et futur bourgmestre de sa commune, Élie Ndayambaje<sup>32</sup>. Si moi j'étais angoissé, Barahira l'était davantage.

Il me dit que tout était en œuvre pour que les Hutu passent à l'attaque. Il est au courant de la distribution de machettes par le curé de Mugombwa et des réunions qui étaient organisées en préparation des massacres à venir

<sup>32</sup> Elie Ndayambaje sera condamné à perpétuité par le TPIR. Ce fut d'ailleurs le premier génocidaire à être arrêté en Belgique et transféré au Centre Pénitentiaire du TPIR à Arusha.

Les Tutsi de Mugombwa sont littéralement immolés sur cet autel. Ils sont brûlés vifs !

– « *Gott ist tot* », Dieu est mort. Nietzsche avait raison, me disais-je *in petto* avant d'entendre la rumeur d'une foule déchaînée. Comme ils ne sont pas venus tout de suite, le travail ne devait pas encore être terminé. Quand ils sont revenus à ma recherche, il devait être 18 h. Le soleil se couchait. Les quatre filles ont sûrement dit m'avoir vu déambuler et précisé que j'étais encore dans la même forêt. J'entends la clameur de la foule provenant de Mugombwa. Les Hutu se rapprochent. Cela va reprendre. Ils ne sont plus qu'à quelques mètres. Ils s'arrêtent. Apparemment, ils vont tenir une réunion. Des coups de sifflet retentissent et peu à peu, tous se taisent. Ils se dispersent. En fait non. Ils vont encercler la forêt. Ils n'y pénètrent pas tout de suite, mais se tiennent par la main et avanceront droit devant eux au signal prescrit (un coup de sifflet). J'entends clairement ceux qui restent devant ma section de forêt.

Rayimoni (Raymond) est sur sa moto. Il fait le tour de la forêt pour s'assurer qu'aucun espace n'est laissé à découvrir, que tous les hommes se tiennent effectivement par la main avant d'entreprendre leur avancée.

J'ai été à la fois surpris, déçu et découragé de voir parmi les tueurs, le frère Stan, ce cher ressortissant belge de la congrégation des Frères de la Charité. Après Tiziano, le curé italien de ma paroisse, Constant Julius Goetschalckx devenait le second religieux – et Blanc – que je voyais prendre une part active dans l'extermination des Tutsi.

Le Frère Stan a activement participé au génocide à Mugombwa. Déjà fin 1993, à l'arrivée des réfugiés hutu burundais, il avait quitté son couvent des Frères de la Charité à Butare pour s'installer à Mugombwa. Il y entrai-

nait, sous couleur d'encadrer, de jeunes réfugiés burundais. L'entraînement commençait dès l'aube et des centaines de jeunes, exclusivement hutu, arpentaient la colline de Remera jusqu'au bureau communal de Muganza, situé au sommet de cette haute montagne. Durant le génocide, Frère Stan déchaînera ses recrues sur les Tutsi. Ils excellaient dans l'art de tuer car ils avaient appris à viser une zone très sensible « *Inivo ni ugutwi* » (le niveau, c'est l'oreille). Il leur fallait viser au niveau de l'oreille. De nombreux survivants ont ainsi des marques de coup de machette à la hauteur de l'œil, en direction de l'oreille, jusqu'à la nuque. C'est comme cela qu'ils encourageaient les paysans hutu rwandais durant le génocide ! Les protégés du Frère Stan se montraient impitoyables.

Avec sa Jeep Rouge et Blanc, le Frère Stan assurait le transport des tueurs d'un lieu de massacre à l'autre. C'est ainsi qu'il fit plusieurs allers et retours entre Mugombwa et Kabuye où la résistance des Tutsi avait donné du fil à retordre aux Hutu. Stan s'occupera aussi, toujours avec l'aide de jeunes réfugiés burundais, à enfouir les cadavres de Tutsi tués à Mugombwa. Le Frère Stan et ses fossoyeurs se déferont de plusieurs milliers de cadavres nettoyant ainsi Mugombwa de toute trace de massacre.

J'ai ouï dire que le Frère Stan disait aux autorités locales qu'il fallait enlever les cadavres au plus vite pour que les travailleurs humanitaires qui allaient inmanquablement sillonner le pays ne puissent soupçonner quoi que ce soit. L'église paroissiale pouvait dès lors aussi servir de lieu de culte. C'est d'ailleurs ce qu'il alléqua lors du procès d'Élie Ndayambaje lorsqu'il comparut comme témoin à décharge au TPIR à Arusha.

Élie Ndayambaje était le bourgmestre de Muganza. Il a écopé de la prison à perpétuité. Stan et Élie étaient de

bons copains qui n'hésitèrent pas à se souiller les mains ensemble. En parlant de bons copains, le Père Tiziano fut endoctriné à la cause anti-tutsi par son bon ami le Bourgmestre Ndayambaje. Il faut préciser que Tiziano détestait les Tutsi et que Ndayambaje les haïssait à mort. Voilà de quoi cimenter une bonne amitié entre l'autorité morale et l'autorité politique et administrative.

D'ailleurs, le Père Tiziano Pegoraro avait pris le soin de laisser les Tutsi s'entasser dans son église. Au moins deux portes restaient constamment ouvertes durant la semaine. C'est ainsi que maints Tutsi y cherchèrent refuge. Il les laissa y pénétrer et lorsqu'elle fut comble, il en referma et verrouilla les portes avant de donner les clés à Byiyingoma, un commerçant de Mugombwa qui se distingua dans le massacre des Tutsi. Le Père Tiziano a par la suite pris son véhicule et quitta Mugombwa emmenant avec lui des filles hutu, sur lesquelles ne pesait aucune menace, plutôt que d'embarquer des Tutsi qu'il préféra abandonner à leur sort.

Un Frère de la Charité qui trempe dans le génocide. Et un Curé qui distribue les machettes destinées à tuer ses ouailles et les abandonne aux mains des tueurs. Cela ne me laissait aucun espoir, aucune confiance en l'espèce humaine.

Stan est donc là à donner des ordres. Je ne sais pas ce qu'il leur dit mais, visiblement, le conciliabule a lieu entre lui et deux bourgmestres, celui de Kibayi et celui de Muganza (ce dernier n'était plus bourgmestre à ce moment précis, mais il l'avait été et le sera de nouveau pendant le génocide).

— On va trouver Dédi et après on doit chercher son frère Salvator. Ils nous donneront un million de francs

rwandais si on arrive à le faire, disait quelqu'un près de ma cachette.

Mon frère sera en fait attrapé plus tard, au mois de juin, à Ruhango, au centre du pays. Il avait pu quitter Kigali mais sans toutefois traverser vers le Burundi alors qu'il était resté à Gitarama. Il sera torturé pendant trois jours au bureau communal de Kibayi. On disait qu'il était le plus grand *Inyenzi*, le plus grand *Inkotanyi* de la région. Un certain Nicolas Mparabanyi, collègue de travail et ami de mon père, disait que toute ma famille était du FPR. Toute la famille, même notre cadet qui n'avait alors que 13 ans ! Et pourtant, ces élucubrations étaient crues. Le père de Nicholas, feu Cyamakare, avait été bourgmestre de Nyaruhengeri, commune voisine de la mienne. Lorsqu'enfin arriva le multipartisme au Rwanda, Mparabanyi adhéra au Parti Social Démocrate (PSD), opposé au régime de Habyarimana. Mais il ne se privait pas d'aller aux levées de fonds du FPR où il se faisait passer pour un membre convaincu de ce mouvement. Était-il un infiltré au compte du MRND ? Sans doute.

Mais lorsque le FPR mit fin aux massacres et prit le pouvoir, Mparabanyi mit de l'avant son allégeance politique au FPR et au PSD, ce qui lui valut d'être nommé bourgmestre intérimaire de sa commune jusqu'au retour des survivants qui s'étaient réfugiés au Burundi. Ceux-ci ne tardèrent pas à le dénoncer et le FPR s'en débarrassa. Est-ce lors d'un de ces *fundraisings* qu'il a rencontré mon frère ? Toujours est-il que ce monsieur avait en sa possession une liste où figurait, disait-il, le nom des cadres du FPR. Dans le cas particulier de ma famille, Mparabanyi disait que nous étions tous de vrais *Inkotanyi*, c'est-à-dire des militaires ou des cadres politiques.